

2.

or cette fille sur son balcon, son image fugitive juste le temps d'un arrêt à un feu, quelques minutes, deux ou trois peut-être, cela a suffi pour faire remonter dans ta mémoire cette autre image quasi oubliée, et qui pourtant devait toujours être en toi puisque aujourd'hui elle ressurgit avec presque trente ans de décalage, cette image de la première fois où tu vis celle que tu allais appeler « ma femme », avec ses cheveux immenses et sombres, et tout de suite un prénom t'était venu pour elle que tu ne connaissais pas encore, ce prénom qui n'est pas son vrai prénom, juste le prénom d'elle rien que pour toi à cause de sa si longue et épaisse chevelure, un prénom jamais avoué malgré les trente ans de vie commune, jamais dit par pure timidité ou par crainte de passer pour un idiot,

et brutalement ressuscité aujourd'hui du plus profond de ton cerveau, ce prénom-là, Marie-Madeleine. C'est comme si la fille du balcon avait réveillé, sous celle qu'est devenue ta femme en trente ans, la Marie-Madeleine de vos vingt ans, et ce que tu es en train de ressentir est incroyable, on croirait le jeune homme d'alors, le jeune homme éberlué par la jeune fille aux longs cheveux, ce que tu ressens à présent pour elle, et tu ne sais plus qui est cette « elle » dont tu parles, s'il s'agit de ta femme ou de la fille sur le balcon, ce que tu ressens pour elle, ou pour elles deux refondues en une seule, c'est ce qui t'avait foudroyé il y a trente ans, la même conscience suffocante d'avoir été happé par une tornade de laquelle tu renaîtras transformé, et comme il y a trente ans tu te sens prêt à tout pour elle, marcher sur l'eau ou n'importe quel autre miracle, car dans tes veines ne coule plus du sang mais du feu, tu te vois pousser des ailes, et toi seul peux vraiment comprendre ce que signifie tomber amoureux fou.

or le moteur du camion s'arrête, et tu serais bien resté des heures et des heures à profiter

du roulis de la bétailière pour voguer dans les délices de tes amours renaissantes. Mais le brusque arrêt du moteur a suffi pour faire instantanément disparaître de ton esprit la belle à la longue chevelure, et te voilà revenu à ta réalité toute crue, toi et ces hommes qui t'entourent, quarante-huit bêtes aux abois, quarante-huit prisonniers immobiles, puants et endoloris, et prêts à bondir quand vous en sera donné l'ordre. Or, lorsque le hayon s'ouvre, vous, les quarante-huit, vous retrouvez ébahis devant ce que vous découvrez. Car ceux qui se tiennent face à vous ne sont plus des hommes menaçants avec des brassards et des bâtons, mais de jeunes gars tout sourire, et l'un d'eux, devant vos mines interloquées, vous rassure « c'est bon, c'est fini, vous pouvez descendre ». Et vous descendez donc, dociles, comme si vous aviez encore du mal à y croire, et ensuite tout est très étrange, vous restez étonnamment muets, vous ne posez aucune question, vous ne sautez pas de joie non plus, vous faites exactement ce que tout de suite ils vous incitent à faire, chacun de vous se rapproche de l'un des jeunes types, chacun arbitrairement affecté à l'un d'eux, et pour

toi ce sera lui, ce garçon qui aurait l'âge d'être ton fils, et alors seulement tu commences à sortir de ta torpeur, tu reprends du poil de la bête, tu t'ébroues, parce que tu voudrais des explications, c'est quand même la moindre des choses non, aussi tu le lui demandes « vous nous libérez, c'est ça ? », mais il se contente de te sourire comme si ta question était un rien débile, comme si elle ne valait pas l'effort d'une réponse, puis il se met en marche, silencieux, et toi tu le suis, il te semble que c'est ce qu'il faut que tu fasses, tu réagis encore comme le prisonnier obéissant que l'on t'a appris à être, mais en marchant tu insistes, tu veux savoir, tu ne peux plus t'arrêter de parler maintenant, tu poses question sur question, il te faut absolument comprendre car la situation te paraît complètement absurde avec ce gars qui avance, imperturbable, et toi qui marches et t'agites autour de lui et n'arrêtes pas de jacasser et de l'interroger, et en face son silence et parfois, comme une aumône, un semblant de sourire en guise de réponse. Entre-temps les autres sont partis dans d'autres directions, et donc vous vous retrouvez tous les deux paumés au milieu

de rien, on dirait d'ailleurs que ça a été fait exprès pour que vous ne communiquiez pas entre otages, mais peut-être n'êtes-vous plus des otages, tu ne sais pas ce que vous êtes, tu le lui demandes, mais rien, il ne répond toujours pas, tes états d'âme il s'en fout royalement, et si tu es dorénavant libre tu n'arrives pas à le savoir, mais au fond de toi, tout au fond, tu ne peux pas y croire.

or, étrange, la situation continue de l'être, avec ce gars qui ne veut rien te dire et qui marche, et toi qui le suis comme un chien, aussi excité qu'un chien qui tournerait autour de son maître, à essayer de passer devant lui et puis à revenir derrière, à t'agiter et ne pas arrêter de parler, toi qui habituellement n'es pourtant pas un bavard, et peut-être est-ce justement le manque d'habitude, ou alors la fatigue accumulée, mais tout à coup tu te mets à flancher, tu n'en peux plus, tu n'es finalement qu'un vieux clébard en bout de course, et tu te ranges piteusement dans ses pas, la tête basse, la bouche atrocement sèche, le ventre tordu de faim, tu te traînes derrière lui, silencieux,

parler tu n'en as plus la force. Et peut-être n'attendait-il que cela parce qu'enfin il s'arrête de marcher, enfin il pose son sac à dos, l'ouvre et te tend à boire, enfin il t'offre son premier mot. Ce mot, il le dit en posant sa main sur ton poignet, et tu trouves incroyablement délicat son geste pour toi après tant de jours de brutalité, comme ils te paraissent attentionnés et émouvants ce mot et ce geste alors que tu allais t'empresseur de boire, ce mot et ce geste qui pourraient être ceux d'un père pour son fils, sa main sur toi et son « doucement ». Et donc tu fais comme il te le demande, tu bois sans te précipiter malgré la soif, tu bois lentement sous son regard qui ne te lâche pas, et ensuite il te tend à manger, et là encore tu fais attention à ne pas te goinfrer, car il a raison il faut faire doucement, tu te souviens de l'eau du bidon à peine avalée sitôt vomie, tu t'obliges à la lenteur, tu mastiques longuement, tu avales précautionneusement ce qu'il te donne, morceau par morceau, comme la becquée à un oisillon, sauf que tout est inversé, c'est le jeune qui nourrit le vieux, mais tu t'en fiches que plus rien ne soit logique, tu avais si

soif, si faim, tu étais si exténué, et voilà que tout va mieux, tu voudrais juste pisser, même pour cela tu demandes l'autorisation, et il a encore ce sourire légèrement moqueur, mais tu t'en fous puisque tu pisses enfin, tu pisses à l'air libre, et putain que c'est bon.

or cette pause, ce premier mot échangé, ce geste, ç'aurait pu être l'amorce d'une conversation entre vous, mais non, vous reprenez la route sans qu'il ait rien ajouté à ce « doucement ». Il a rangé la gourde, refermé le sac, l'a remis sur son dos, et il est reparti sans même avoir éprouvé le besoin de te dire ou de te faire signe de le suivre, comme si c'était évident pour lui que tu allais venir, comme s'il n'avait pas le moindre doute à ce sujet, et c'est vrai que tu t'es remis aussitôt en mouvement, remplaçant tes pas dans les siens, et vous revoilà à la queue-leu-leu comme lors de ces randonnées que vous faisiez encore parfois en été, avec ta femme, sauf que l'ordre a changé, tu es passé derrière, ce n'est plus toi qui donnes le rythme, ce n'est plus toi qui choisis les sentiers, aujourd'hui tu te contentes de rester le regard rivé sur ses

jambes qui progressent régulièrement, tu ne vois rien du paysage, tu es trop fatigué, trop vidé, et à chaque pied qui devant toi se pose tu ressasses une sorte de comptine qui te berce et te vide la tête, et un, et deux, et trois, et à dix tu reprends au début pour que ce soit moins compliqué, car c'est sans doute le mieux que tu puisses faire, te contenter de marcher derrière lui en comptant ses pas, et un, et deux, et trois, et à dix recommencer.

or si tu es libre pourquoi te fait-on encore marcher, pourquoi ne t'explique-t-on rien, pourquoi t'a-t-on affecté à ce gars mutique ? Tu veux savoir, tu insistes, tu lui demandes de qui il dépend, qui l'a envoyé te chercher, pourquoi il fait ça, mais comme tu t'y attendais il te dévisage avec son sourire de quand il trouve stupides tes interrogations, et en réponse il t'offre une phrase minimaliste sans aucune explication autour. Il te dit, « c'est un jeu ». Et que peux-tu en faire, toi, d'une aussi maigre réponse ? Mais tu comprends bien que tu aurais beau rouspéter et maudire la terre entière, il n'ajouterait rien, c'était sa phrase du moment,

mâche-la consciencieusement, repais-toi d'elle, et arrête de t'agiter comme un môme de trois ans même si tu en as marre, même si tu as mal aux pieds, même si tu n'es pas chaussé comme il te faudrait l'être, même si tu n'as plus sa jeunesse pour crapahuter toute la journée, car bien sûr tu préférerais t'arrêter et avoir l'audace de refuser de faire un pas supplémentaire, parce que si c'est un jeu il ne t'amuse vraiment pas, mais vraiment pas du tout, et puis d'abord dans un jeu il faut connaître les règles, et ici personne ne t'explique rien, et est-ce que ça existe d'imposer à quelqu'un de jouer sans lui donner aucune autre explication que de savoir qu'il joue, et pourquoi ne croisez-vous jamais personne, où sont passés les gens, où êtes-vous, et pourquoi ne prenez-vous que des sentiers ou des chemins non carrossables, et pourquoi n'essaies-tu pas de t'enfuir, d'aller frapper à la porte de la première maison, pourquoi es-tu aussi peu réactif face à ce type qui s'en fout de toi, de ce que tu cogites, ce type payé pour te conduire d'un point A à un point B, et que rien d'autre n'intéresse, mais payé par qui, et pourquoi est-ce toi que l'on a choisi pour ce

jeu, et avec qui joues-tu, et contre qui, tu n'y comprends rien, tu voudrais juste avoir le droit de dire pouce, et que ça s'arrête.

or dorénavant pour passer le temps, pour supporter les interminables heures de marche l'un derrière l'autre, pour oublier la douleur dans tes cuisses et les tremblements bizarres de ton corps lessivé, tu songes à elle, ta Marie-Madeleine aux longs cheveux. Tu l'as si peu regardée ces dernières années, tu te demandes si même l'effleurer tu le faisais encore, tu cherches un geste de tendresse que tu aurais eu pour elle ou elle pour toi, un geste véritable, une caresse digne de ce nom, pas un baiser donné par habitude en quittant la maison, non, un geste dicté seulement par l'envie de la toucher ou d'être touché par elle, tu cherches et tu ne trouves rien dans votre passé récent, il faut dire aussi que dans le monde des dernières années les gens se touchent de moins en moins, la peur de la contagion, les consignes d'hygiène, on s'est habitués, il te semble que jusqu'en famille on se permet moins de contacts, et tu t'en veux aujourd'hui de ne plus savoir

comment réagirait sa peau sous tes doigts, et tu les regardes, tes doigts, ce que sont devenus tes doigts, tes ongles noirs, cette crasse accumulée, tu regardes tes mains dévastées par le hangar et la bêtaillère, et à tant les regarder te revient en mémoire ce geste d'elle, parce que oui, elle, elle a eu un geste pour toi, mais pourquoi donc l'avais-tu oublié, que fait ta mémoire, ta prodigieuse mémoire, pourquoi a-t-elle gommé son geste alors que tu pourrais encore réciter par cœur des milliers de vers ? Ce geste, sur le moment sans doute l'as-tu à peine remarqué, un geste de rien du tout, sa main posée sur ton avant-bras un court instant pour te demander quelque chose, tu ne te souviens plus quoi, peu importe, mais sa main s'est posée sur toi, de cela tu es sûr à présent, elle s'est posée non pas comme on le fait habituellement, non, et tu visualises à présent parfaitement l'ensemble de la scène, toi dans le fauteuil dans lequel tu passes des heures à lire, elle à genoux devant toi, et sa main a caressé le creux à l'intérieur de ton coude, cet endroit particulier de ton corps, et tu te souviens qu'elle a ensuite approché son visage comme pour t'embrasser là, mais

c'est sa joue et non ses lèvres qu'elle y a couchée quelques secondes. Et vous revoir ainsi, ta Marie-Madeleine agenouillée à tes pieds, sa joue tendrement appuyée sur le bras de son aimé, on se croirait devant une peinture de la Renaissance, et pour parfaire l'idyllique tableau tu restitues à la belle sa merveilleuse chevelure d'antan sur laquelle se reflètent quelques indociles rayons de lumière.

or peut-on décider d'aimer ? Peut-on décider de tomber amoureux ? N'est-il pas dans la tête avant d'être dans le corps, l'état amoureux ? N'est-il pas une décision plutôt qu'une pulsion ? Tu te le demandes dans l'hébétude de la longue marche, dans la fatigue des kilomètres avalés, et tu décides que quoi qu'il advienne ce qui te fera tenir vivant et droit ce sera cela, ce tout nouvel état d'amour de toi pour la femme aux longs cheveux. Et tu ris, oui, tu ris, parce que retomber amoureux de ta femme ici, au milieu de ça, tu ris et cela le fait s'arrêter de marcher, lui, et tu as besoin de l'exprimer à voix haute, de t'entendre le dire, et tant pis si c'est ici, il te faut le raconter, alors tu le lui expliques, à lui,